

Elle m'a jeté son propre mal et s'est esquivée

Al-Jumhuriya, 1 octobre 1961.

Celle qui a rejeté sur moi son propre mal, c'est Radio-Damas, et cette faction tyrannique et transgressive qui dirige ses affaires, oriente ses émissions, et lui impose, à chaque instant, de déformer la réalité des choses et de s'astreindre au mensonge envers les Syriens comme envers les non-Syriens, sans la moindre réserve, la moindre hésitation, ni la moindre honte. Et le mal qu'elle a rejeté sur moi est l'affirmation que je n'ai pas écrit, de mon propre chef, ni sous l'inspiration de ma conscience, ni par le raisonnement de mon esprit, l'article que publia Al-Jumhuriya samedi matin dernier — mais que cet article me fut dicté, que je l'appris par cœur, que je le récitai exactement comme je l'avais reçu, et l'envoyai à Al-Jumhuriya, qui le publia exactement comme elle l'avait reçu de moi.

Comme si j'étais devenu, un jour, un simple instrument du pouvoir, dirigé vers l'action et agissant en conséquence, chargé de parler et parlant en conséquence. Comme si j'étais devenu l'un de ceux qui travaillent à Radio-Damas, ou l'un de ces écrivains qui remplissent les journaux de Damas de ce qu'on leur ordonne d'y mettre — après avoir, il y a peu encore, rempli ces mêmes pages du contraire absolu de ce qu'ils écrivent aujourd'hui, en contradiction flagrante et totale ; s'étant soudain transformés en champions de la division après avoir été champions de la concorde, en hérauts de la séparation après avoir été hérauts de l'unité, en flatteurs de la rébellion après avoir cherché tous les moyens de satisfaire le peuple syrien, le peuple arabe tout entier, et ceux qui étaient chargés des affaires de l'union entre l'Égypte et la Syrie. Et ces animateurs de radio et ces écrivains, qui se dépouillent de leur conscience comme ils se dépouillent de leurs vêtements, et en revêtent une nouvelle à sa place, comme on change un habit pour un autre ou une chemise pour une autre — entre eux-mêmes et leurs consciences abandonnées, et leurs nouvelles consciences qui leur furent imposées par la force et qu'ils adoptèrent sous la contrainte et contre leur gré, ils savent parfaitement que je ne suis pas de ceux qui écrivent autre chose que ce qu'ils ressentent, ni qui disent autre chose que ce que leur dicte leur propre conscience. Ils le savent avec une parfaite certitude, et leurs anciennes consciences le croient, et leurs nouvelles consciences le croient également — mais on leur a donné un ordre, et ils ont écrit ; on

leur a dicté des mots, et ils les ont prononcés. Et je ne sais ce que j'ai bien pu dire dans cet article qu'ils ont rejeté avec une si véhémence dénégation et qu'ils ont trouvé si parfaitement intolérable — non parce que leurs âmes le trouvaient véritablement intolérable, ni parce que leurs consciences, anciennes ou nouvelles, le rejetaient véritablement, mais parce que leurs maîtres, cette faction tyrannique en Syrie, avaient rejeté ce que j'avais dit, l'avaient trouvé intolérable, et leur avaient ordonné de feindre de le rejeter et de le trouver intolérable. Car peuvent-ils, ou peuvent leurs maîtres tyranniques et transgressifs, nier que le peuple syrien fut le plus dévoué de tous les peuples à l'unité, le plus insistant à l'appeler et à la réclamer ? Et y a-t-il là quoi que ce soit qui puisse nuire à ce peuple syrien ? N'est-ce pas plutôt, en soi, une preuve d'équité à son égard et un hommage qui lui est rendu ? Nient-ils que ce furent les Syriens eux-mêmes qui recherchèrent l'union, la réclamèrent avec insistance, et se rendirent de Syrie au Caire pour œuvrer à sa réalisation, assiégeant le président de la République égyptienne et ses ministres jusqu'à ce qu'ils acceptent cette union et y consentent ? Et qu'y a-t-il là qui puisse rabaisser les Syriens, leur nuire, ou diminuer leur valeur ? Et peuvent-ils nier que le peuple syrien fut consulté sur cette union par référendum, et qu'il la ratifia, y croyant, unanime à son sujet ? Et qu'y a-t-il là qui puisse rabaisser le peuple syrien, lui nuire, ou diminuer sa valeur ? Peuvent-ils alors nier que le peuple syrien, après cette union, trouva le repos dans sa patrie, et se vit en sécurité à ses frontières, élevé au-dessus des ambitions des convoiteurs et des desseins de ceux qui complotaient contre lui, tramaient des ruses contre lui, et tentaient de l'attaquer ?

Le peuple syrien vit tout cela, et ainsi se trouva purifié de la crainte, et les nuages du doute se dissipèrent loin de lui, et il se livra à une vie de sécurité, de satisfaction et de tranquillité d'esprit, avec un vaste espoir pour son avenir heureux. Et peuvent-ils, enfin, nier que la vie devint plus facile pour le peuple syrien après l'union, tant dans sa propre patrie syrienne que dans la patrie égyptienne également, de sorte que furent établies pour lui des commodités qu'il n'avait même pas espérées — qu'il n'avait même pas, en vérité, osé rêver — et que l'instruction s'y répandit, et qu'il fut pourvu de techniciens pour lui aplanir les obstacles et lui alléger les difficultés, et lui ouvrir toutes grandes les portes de la prospérité ; et peuvent-ils nier que le peuple égyptien se traita lui-même avec dureté, et redoubla cette dureté envers lui-même, afin que la vie devînt plus facile pour ses frères syriens, et se priva de l'énergie de ses propres techniciens afin que les Syriens puissent prospérer, et que leur

vie devienne meilleure qu'elle n'était, et qu'ils progressent plus vite, avec l'aisance venant plus vite, et avec des espoirs s'étendant devant eux plus loin qu'ils n'avaient osé l'espérer et plus tôt qu'ils n'avaient osé le souhaiter ; et que le peuple égyptien restreignit ses propres dépenses afin de fournir à ses frères syriens les fonds dont ils avaient besoin, pour que se réalise une réforme globale dans la patrie syrienne, une réforme touchant toutes les branches de la vie syrienne ?

Non — la faction tyrannique et transgressive en Syrie ne pourra pas, ni les écrivains et animateurs de radio contraints d'en être les échos ne pourront, ni les uns ni les autres, nier un seul mot de ce que j'ai dit dans cet article qu'Al-Jumhuriya publia samedi dernier.

Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est renier un bienfait qu'on leur a fait, désavouer un bien reconnu, laisser leurs âmes s'impatienter devant la vérité, et laisser leurs consciences s'effaroucher devant cette réalité — une réalité qui ne souffre aucun doute, et que la Ligue arabe se lèvera pour réaliser, repoussant avec elle le mensonge des rebelles ; et ce jour-là, ils connaîtront la vérité du noble verset, valable contre tout contestataire obstiné et querelleur qui dispute de ce qui n'admet aucune dispute : « Et dis : "La vérité est venue, et le mensonge s'est dissipé ; en vérité, le mensonge était destiné à disparaître." »

Et voici une chose de plus que j'ajouterai maintenant à ce que j'ai dit samedi dernier : cette union qui fut établie entre l'Égypte et la Syrie fut établie sur un engagement solennel et un pacte contraignant — non entre les deux gouvernements d'Égypte et de Syrie, mais entre les deux peuples, l'égyptien et le syrien — et ce pacte lie les deux parties, et aucune des deux ne peut s'en libérer sans le consentement mutuel des deux parties à cette libération ; et cette faction tyrannique et transgressive a rompu ce pacte, se faisant tort à elle-même, et faisant tort à la patrie syrienne et au peuple syrien.

L'Égypte n'a pas négocié une libération de ce pacte, ni n'a tenté une telle négociation, ni ne l'a ouvertement réclamée. Mais cette faction a bondi dans l'obscurité de la nuit, et s'est ainsi fait tort à elle-même, a fait tort à son propre peuple, a fait tort à sa propre patrie, et a fait tort à l'Égypte et à son peuple également, et en rompant ce pacte elle est devenue semblable à « celle qui défait son fil, après qu'il fut tissé solidement, le réduisant de nouveau en fibres », défiant ainsi la parole de Dieu, qu'Il soit exalté : « Et remplissez l'engagement envers Dieu quand vous vous êtes engagés, et ne rompez pas vos serments après les avoir

confirmés, alors que vous avez pris Dieu comme garant sur vous ; en vérité, Dieu sait ce que vous faites. »

Et s'applique à eux la parole de Dieu, qu'Il soit exalté, concernant ceux qui rompent les engagements et violent les pactes : « Ceux qui rompent l'engagement envers Dieu après l'avoir contracté, et qui séparent ce que Dieu a ordonné de joindre, et qui répandent la corruption sur la terre — ce sont ceux-là les perdants. »

Et c'est pour toutes ces raisons que le président de la République a refusé de faire échouer l'œuvre de cette faction tyrannique et transgressive par la force des armes, car il ne veut pas verser le sang arabe, ni répandre la corruption sur la terre ; et il a refusé, dans le même temps, de reconnaître un gouvernement syrien avant que le peuple syrien n'ait été consulté, par un référendum libre et digne, exempt de toute tyrannie, de toute agression et de toute contrainte, sur la question de cette sécession — car le président de la République ne veut pas, et ne doit pas, contraindre le peuple syrien à ce qu'il n'aime pas, ni rompre l'engagement et violer le pacte, à moins que ce ne soit le peuple syrien lui-même qui désire se libérer de cet engagement et de ce pacte ; car le président de la République ne veut pas défier le commandement de Dieu, ni s'écarter de la fidélité à tenir les engagements et les pactes.

Et il n'y a aucun doute que cette faction tyrannique et transgressive, et les écrivains et animateurs de radio contraints d'en être les échos, condamneront cet article et le trouveront tout aussi intolérable qu'ils ont trouvé cet article précédent — et les chaudrons de leur haine envers moi et de leur fureur contre moi déborderont, et leurs journaux et leurs émissions s'acharneront contre moi ; mais je leur dis ce que Dieu ordonna à Son Prophète de dire aux hypocrites : « Mourez de votre rage ; en vérité, Dieu connaît parfaitement ce qui est dans les cœurs. »